

L'idée de nature est-elle un concept partagé par toute l'humanité, ou bien une notion rattachée à une vision du monde, une culture, particulière ? Et la nature humaine ? N'est-elle pas l'outil conceptuel qui permet d'enfermer les humains dans un cadre étiqué, prédéfini, et qui contribue à une vision binaire des individus, et au rejet de ceux et celles qui ne rentreraient pas dans son cadre ? Au-delà des définitions on s'intéressera à ce que de tels concepts peuvent produire comme dérives, et à ce qui se passe aussi dans les milieux anarchistes sur les questions de luttes écologistes et l'éthique, qui devrait toujours être une boussole pour les anarchistes, mais qui malheureusement manque parfois à l'appel et met certain-e-s sur le même chemin que ceux et celles dont le cœur brûle pour tout autre chose que le désir de liberté.



SUR L'IDÉE DE NATURE



ÉCOLOGISME, ANTI-TECH
ET ANARCHISME

« La technologie médiatise les relations humaines. Elle rend fou, elle isole ou elle lie, donnant une référence culturelle commune à plusieurs personnes qui parlent, vivent et communiquent entre elles à partir de la culture technologique. De cette façon, la réalité et le monde s'homogénéisent en accord avec les différents programmes de service de l'agenda standardisant. Cette uniformisation se renforce par la coupe à blanc des forêts, la construction de centres d'achats, le profilage racial, etc. Dans tous ces processus intervient la technologie, sans laquelle la destruction accélérée de l'environnement ne serait pas possible. »¹

Si je commence par cette citation de Jesús Sepúlveda c'est pour qu'il soit clair que ce texte n'est pas là pour minimiser la destruction de l'environnement par la société industrielle. C'est un fait que la planète Terre, sa faune, sa flore, sont détruits par l'exploitation et la pollution que commettent les sociétés industrialisées depuis plusieurs siècles, et que chaque être vivant s'y voit mis en danger à cause de ces agissements irresponsables qui consistent à scier la branche sur laquelle nous sommes tous assis. En conséquence de cela il y a des luttes en cours à travers la planète, qui finalement ne sont rien de plus que des luttes pour la survie de tous et toutes. Ces luttes sont nécessaires, et même indispensables, on le voit de plus en plus avec les conséquences du réchauffement climatique et les tentatives d'aggraver encore un peu plus les choses de la part de lobbys agricoles, industriels ou de gouvernements, qui vivent encore 50 ans en arrière, bien incapables de voir que les enjeux actuels ont déjà largement dépassé de triviaux appétits pécuniaires, car il n'y a aucun profit capitaliste possible quand les populations meurent, noyées sous les crues, sous la chaleur ou de cancers.

Si ces luttes environnementales sont nécessaires, leur base idéologique est souvent réactionnaire, et c'est donc la raison de ce texte : parler des idéologies derrière l'écologisme.

Les considérations sur l'environnement sont amenées à devenir centrales dans les décennies à venir, et on peut, sans paraître faire de la fiction, dire qu'il n'y a aucun doute sur le fait que tôt ou tard les États mettront en place des mesures radicales de protection de l'environnement, sans doute une fois qu'ils seront au pied du mur ... si jamais ils ne l'étaient pas déjà. À n'en pas douter, à un moment donné ils se rendront compte que leur économie va dépendre des mesures écologiques strictes qu'ils imposeront, et on peut parier que ces mesures ne seront pas en faveur des pauvres -les Zones à Faibles Émissions dans certaines villes françaises le montrent déjà-, et qu'elles ne se feront pas sans leurs technologies et leurs sciences, qui sont pourtant en partie la cause de la situation actuelle. Il est donc essentiel de développer une réflexion anarchiste sur les questions environnementales et sur les technologies, afin de pouvoir s'émanciper du discours du pouvoir, des scientifiques et de toute idéologie qui va à l'encontre d'une perspective anarchiste. Mener une lutte pour soi, pas pour la nature, ou une divinité quelconque ; en prenant soin de rester fidèle à son éthique et ses idées, donc sans se laisser entraîner par les sirènes d'une composition, qui se retourne toujours contre les anarchistes à un moment donné, l'histoire nous l'a prouvé à maintes reprises.

PURITANISME ET COLONISATION

NATURE , WILDERNESS , WILDNESS

« Fondé sur la philosophie de la nature, l'écologisme est en butte à l'interprétation de son sens : est-ce la nature qui nous dicte ses lois et donc nos lois, au risque de déterminisme ? Est-ce que ce sont les hommes qui l'interprètent, au risque de l'anthropocentrisme ? Ou celui d'une écriture de la nature qui serait aussi pernicieuse qu'une écriture de l'histoire ? »²

La notion anglaise de *wildness* désigne le caractère naturel et sauvage de quelque chose, l'état sauvage. Le terme *wilderness* fait quant à lui référence à des territoires non cultivés et complètement inhabités, où la nature n'aurait pas été transformée par la main de l'homme. Ce concept typiquement américain ne possède aucun équivalent français en raison de sa charge culturelle, religieuse et de ses connotations historiques. Il est parfois traduit de façon partielle et maladroite par « sauvagerie », mais aussi par « nature sauvage » ou « naturalité », voire par « désert » ou « absence d'humains ». Il représente le fantasme de l'espace sauvage, *terra nullius*, territoire vierge non souillé par l'humain.

Il y a plusieurs avis sur l'origine de la Nature en tant que concept. D'après l'anthropologue Marshall Sahlins³, ce sont les philosophes grecs du V^{ème} siècle qui ont tenté d'instaurer une séparation entre nature et société : les deux concepts deviennent des contraires.

Les cultures occidentales, dont le socle idéologique repose sur la philosophie antique grecque, mais aussi sur une vision judéo-chrétienne du monde, se fondent donc sur une perception dualiste du monde : nature versus culture, domestiqué versus sauvage, bon versus mauvais, mâle versus femelle, humain versus non humain, naturel versus artificiel, etc.

Il est important d'avoir en tête qu'il s'agit d'une métaphysique propre à l'Occident, car la distinction entre nature et culture définit une tradition qui nous est propre, puisque la plupart des peuples de la Terre considèrent que les bêtes sont au fond des êtres humains, et non que les humains sont au fond des bêtes. Pour ces derniers, il n'est pas de « nature animale » que nous devrions maîtriser.

L'anthropologue Philippe Descola, a développé la critique de ce dualisme nature/culture, en donnant de nombreux exemples de cultures à travers le monde qui ne connaissent pas le concept de nature. Pour lui aussi, la manière dont l'Occident moderne se représente la nature est la chose du monde la

moins bien partagée. Dans de nombreuses régions de la planète, humains et non-humains ne sont pas conçus comme se développant dans des mondes incommunicables et selon des principes séparés ; l'environnement n'est pas objectivé comme une sphère autonome ; les plantes et les animaux, les rivières et les rochers, les météores et les saisons n'existent pas dans une même catégorie définie par son défaut d'humanité.

Tout cela est suffisant pour faire toucher du doigt une différence bien plus grande encore, celle qui sépare l'Occident moderne de tous ces peuples du présent et du passé qui n'ont pas jugé nécessaire de procéder à une naturalisation du monde. Dans de nombreux endroits de la planète bien des peuples paraissent rebelles à l'idée d'une séparation tranchée entre leur environnement physique et leur environnement social, ces deux domaines n'étant pour eux que des facettes à peine contrastées d'un continuum d'interactions entre personnes humaines et non humaines. D'après Descola, c'est seulement au XIX^{ème} siècle que le concept de société commence à prendre corps comme totalité organisée, et c'est seulement à cette époque, donc, qu'un tel concept est susceptible d'être opposable à la nature. Dans son travail il décrit aussi comment le concept de *wilderness* est utilisé pour déloger des populations de leur territoire :

« Dire de peuples qui vivent de chasse et de cueillette qu'ils perçoivent leur environnement comme « sauvage » - par rapport à une domesticité que l'on serait bien en peine de définir - revient aussi à leur dénier la conscience de ce qu'ils modifient l'écologie local au fil du temps par leurs techniques de subsistance. Depuis quelques années, par exemple, les Aborigènes protestent auprès du gouvernement australien contre l'usage qui est fait du terme « *wilderness* » pour qualifier les territoires qu'ils occupent, ce qui permet bien souvent d'y créer des réserves naturelles contre leur gré. Avec ses connotations de *terra nullius*, de nature originelle et préservée, d'écosystème à préserver contre les dégradations d'origine anthropique, la notion de « *wilderness* » récuse certes la conception de l'environnement que les Aborigènes ont forgée et les rapports multiples qu'ils tissent avec lui, mais surtout elle ignore les transformations subtiles qu'ils lui ont fait subir. Comme le disait un leader des Jawoyn du Northern Territory lorsqu'une partie de leurs terres fut convertie en une réserve naturelle : « Le parc national Nitmiluk n'est pas un espace sauvage [...], c'est un produit de l'activité humaine. C'est une terre façonnée par nous au long de dizaines de millénaires - à travers nos cérémonies et nos liens de parenté, par le feu de brousse et par la chasse. » Pour les Aborigènes, on le voit, comme pour d'autres peuples vivants de la prédation, l'opposition entre sauvage et domestique n'a pas grand sens, non seulement parce que les espèces domestiquées font défaut, mais surtout parce que la totalité de l'environnement parcouru est habité comme une demeure spacieuse et familière, aménagée au gré des générations avec une discrétion telle que la touche apportée par les locataires successifs est devenue presque imperceptible. »⁴

Le concept de *wilderness* est à l'origine de la construction des États-Unis, de sa colonisation. Dans l'Amérique anglophone des puritains du Mayflower et des pionniers de la côte Est, la *wilderness* est assimilée au monde conquérant et libérateur de la *frontier*⁵, espace sauvage, boisé, forestier, entrelacé de sources, de cours d'eau et de lacs. Les puritains anglais et américains ont ainsi renoué avec l'image biblique du jardin.

« À la vision du sublime s'ajoute l'attrance, héritée de Rousseau et de quelques prédécesseurs, pour le primitivisme, c'est-à-dire pour l'idée selon laquelle le meilleur des antidotes contre les maux d'un monde moderne, trop civilisé et bientôt trop industrialisé, est de revenir à un style de vie plus simple, plus dépouillé, primitif.

Le front pionnier devient ainsi un espace laboratoire de l'invention d'une nouvelle société, d'une indépendance et d'une créativité qui inspirent la démocratie américaine. Perçus sous cet angle, les espaces sauvages de la Frontier ne constituent pas seulement des lieux de rédemption religieuse ou de contemplation métaphysique, puisqu'ils incarnent aussi le lieu de la création nationale.

Ainsi les États-Unis constituent le fer de lance du mouvement d'écologie moderne au tout début du XX^{ème} siècle, car leurs explorateurs découvrent des espaces, qu'ils considèrent comme « vierges » ou comme « sauvages », bien souvent dans le cadre de missions qui ont d'abord pour objectif de découvrir des ressources. »⁶

C'est à travers la création des parcs nationaux américains que l'on voit comment l'idéologie de la *wilderness* est intrinsèquement religieuse. Ainsi, Yellowstone, premier parc national créé aux États-Unis en 1872, prétend retrouver le jardin perdu du Paradis. Mais il repose sur une virginité trafiquée, sur un non-dit. Car ces prairies qui évoquaient l'Éden étaient en fait le résultat des déboisements réguliers par les premiers occupants. Les humains résidents étant interdits de parc, les Amérindiens qui y vivaient en sont donc chassés.

Philippe Simonnot, dans *Le brun et le vert*, nous apprend que Walter Schönichen, éminent biologiste et écologiste avant l'heure du régime nazi, était un admirateur des parcs nationaux des États-Unis. Il va jusqu'à reconnaître un lien de parenté entre l'amour de la *wilderness* américaine et celui des *Wilden* allemand. « Dans les deux cas, à travers des mots qui témoignent d'une belle origine commune pour désigner la même « sauvagerie », c'est une certaine volonté de retrouver la virginité naturelle perdue qui s'exprime. »⁷

On remarque toutefois qu'à l'inverse de l'écologisme qui naîtra après la Seconde Guerre Mondiale, avec comme point déterminant les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki, pour les défenseurs américains de la *wilderness*, les dégradations environnementales étaient un signe de la décadence morale de l'être humain, pas celui de sa fin, ni celle de la Terre. Malgré leur conviction religieuse, l'Apocalypse n'était pas convoquée comme signe annonciateur d'une fin du monde nécessitant un redressement moral.

NATURE ET RELIGION

« Les grandes religions, c'est évident, sont toutes fondées sur des mythes. Mais les grands récits plus contemporains qui font de la Nature une valeur supérieure sont aussi des mythes. »⁸

Le terme de *wilderness* se retrouve jusque dans les traductions en anglais de la Bible. En effet, lorsque dans la Bible la version française parle de « désert », la version anglaise parle de *wilderness*. Désert dans le sens d'inhabité et non pas lieu aride.

Le géographe et anarchiste Philippe Pelletier a analysé les origines puritaines de l'écologisme. Il dénonce lui aussi les dualismes qui opèrent dans l'écologisme, et qui renforcent un registre moral assez classique : les valeurs écologistes sont censées être « bonnes », mais l'opposition entre le bien et le mal, consubstantielle à toutes les religions, du moins aux trois monothéismes, se confronte à la démarche scientifique dont la description objectivante n'opère pas sur le même registre. La science (les scientifiques) n'est pas censée dire le bien et le mal, et l'écologisme est aussi une science.

Dans son livre *Le puritanisme vert*⁹ il s'intéresse aux précurseurs de l'écologisme, qui se trouvent notamment aux États-Unis, et qui sont tous des puritains pour qui le rapport à la nature est imprégné de foi. Il cite, pour les plus connus, Ralph Waldo Emerson, Henri David Thoreau, tous deux transcendentalistes¹⁰, John Muir, George Perkins Marsh, Aldo Leopold, Frederick Clements, mais aussi Rachel Carson, etc. Comme on l'a vu, la dimension religieuse est à l'origine du concept de *wilderness*, et par conséquent de l'ensemble de ses corollaires métaphysiques qui rayonnent des États-Unis pour gagner le reste du monde.

« La *wilderness*, devenant un mot-clef du système de valeurs américaines, frôle l'oxymore car il postule du sauvage tout en véhiculant une positivité de la nature, qu'elle soit contemplative ou utilitaire ... sa dualité est fondamentalement consubstantielle à la schizophrénie engendrée par le puritanisme de celui qui souille tout en devant rester pur, qui est appelé par Dieu mais qui ne sait pas exactement comment, qui défriche ou massacre pour vivre malgré tout avec Dieu. Là où l'Amérique viriliste du Far West sort sa gâchette pour tuer les Indiens ou les bisons, les chœurs calvinistes relayés par l'État fédéral voient dans la nature sauvage une forme intacte de la main de Dieu. »¹¹

Pour expliquer rapidement le transcendentalisme d'Emerson et de Thoreau, on peut dire que contrairement aux rationalistes, ils croient que les objets matériels n'ont pas de réelle existence en soi. En contemplant ces objets dans la nature, l'individu peut transcender ce monde et découvrir l'union avec Dieu et l'Idéal. Emerson est le premier auteur américain à expliquer clairement la dimension métaphysique de l'expérience qui se joue dans les rapports entre les hommes et le paysage. Il s'inscrit dans la tradition puritaine car pour lui la nature est faite pour servir l'homme, « elle reçoit sa domination aussi

benoîtement que l'âne sur lequel notre sauveur est monté ». Mais aussi pour lui « tout phénomène naturel présente une traduction d'un énoncé moral », car d'après lui la nature a été créée aux fins de l'édification éthique de l'homme. Quant à Thoreau, même s'il ne s'est jamais lancé dans des exposés théologiques, ses œuvres sont imprégnées de foi. Thoreau croit dans ce que Emerson appelle l'infinité de l'homme privé, l'immanence de la réalité divine, le Dieu intérieur, et il insiste sur la conscience individuelle qui doit servir au tribunal final de la loi morale, au lieu du diktat de l'État ou des passions de la foule. Pour lui, d'un côté la nature est vraiment réelle, et de l'autre elle est seulement une apparence, et même une illusion. Il est redevable au puritanisme pour son goût de l'austérité. Et il apparaît marqué par le modèle du pèlerin chrétien avec la marche, qui est un moyen pour lui de revenir à la seule expérience des sens.

D'un point de vue religieux, la *wilderness* est conçue comme mettant l'homme américain au contact direct de Dieu, ce qui lui donne des vertus rédemptrices. On remarquera le souci des institutions religieuses chrétiennes, notamment l'Église catholique, pour la « sauvegarde de la Création ».

L'idée que la nature est un don de Dieu qui appelle à en prendre possession et soin a pu conduire à l'eugénisme américain. Ainsi, pour les membres du Boone and Crockett Club¹², il n'y a aucune incohérence à soutenir simultanément le racisme, l'eugénisme et la protection de l'environnement. Au contraire, l'enjeu est le même : conserver la race, c'est conserver la nature, et réciproquement. Voilà donc une belle connexion entre les eugénismes américains et les nazis allemands.

Mais si pour les chrétiens comme pour les juifs, la nature est distincte de Dieu parce qu'elle a été créée par Dieu, pour les nazis, nourris de *Mein Kampf*, la nature a pris la place de Dieu ; elle est la nouvelle divinité. Je reviendrai dans une autre partie sur le culte de la nature des nazis, et les légiférations qui en découlent.

Le puritanisme se retrouve aussi dans les courants antisépécistes. Ainsi, le mouvement vegan s'insère dans un monde dominé par les calvinistes puritains pour qui la nature doit être considérée comme l'œuvre divine à respecter plus que tout.

Quasiment tous les principaux théoriciens contemporains de la libération animale, en particulier ceux qui la radicalisent jusqu'au véganisme, proviennent des pays WASP¹³. Il s'agit de terres où la colonisation par les européens fut extrêmement brutale, aussi bien envers les populations natives qu'envers l'environnement, les animaux notamment. Il en découle une prédisposition de ces pays à des politiques ou des idéologies de rédemption, issu du sentiment de culpabilité vis à vis de la colonisation de ces territoires, qui s'insère dans une culture chrétienne, protestante, qui pense qu'il faut se racheter de ses erreurs pour aller au paradis, et en extrapolant, qu'il faut racheter les erreurs de ses ancêtres. Le sujet de la rédemption est tellement présent dans ces cultures qu'il pollue même le raisonnement de non religieux. Ainsi, ces courants antisépécistes vont sacrifier leur environnement

faunistique et floristique, supposé sauvage et vierge. Et par là ils montrent qu'ils sont des éléments extérieurs, rejets de la colonisation, car les Aborigènes et les Amérindiens pratiquaient intensément les feux de brousse et la chasse.

D'après Philippe Pelletier, le discours sur la libération animale se développe également à un moment où l'alternative communiste, déjà politiquement impossible dans ces pays comme les États-Unis, le Canada ou même l'Australie, s'essouffle et où l'impact des « grands récits » semble s'estomper. Il arrive à point pour une classe moyenne déboussolée en Occident par la brutalité du libéralisme, désabusée par la société dite « de consommation » et en panne de valeurs spirituelles.

Le discours sur la libération animale propose en quelque sorte une nouvelle religion de la nature, qui rentre en convergence avec une sensibilité écologiste croissante, en particulier aux États-Unis, où celle-ci hérite directement des sentiments religieux classiques, comme expliqué précédemment.

On peut ainsi affirmer que les pays où les valeurs protestantes et puritaines constituent une toile de fond socioculturelle qui imprègne pensées et comportements dans la norme dominante, sont les foyers des mouvements écologistes et animalistes.

Malheureusement on peut voir que même l'anarchisme n'est pas épargné par la vision morale de la nature, notamment à travers les courants anti-civ. Il s'avère difficile de trouver des textes anarchistes récents qui font une critique du culte de la Nature et du sauvage. En dehors des textes de Philippe Pelletier, géographe anarchiste, abondamment utilisés pour écrire ce texte-ci, il y a un texte qui vient d'Amérique du Nord, et qui a le mérite de s'attaquer à cette *wilderness* si fantasmée dans tous les textes de l'anarchisme vert et anti-civilisationnel. Le titre de ce texte est *The religion of Green Anarchy*¹⁴. Je mets ici les extraits traduits que j'ai trouvés les plus pertinents :

« [...] cette croyance en des espaces «sauvages» et «intacts» n'est pas seulement infondée, mais tombe dans la création d'une morale du sauvage, qui assume une tonalité religieuse [...] les espaces sauvages et intacts n'existent pas, et l'agriculture n'est pas le péché originel. [...] La *wilderness* pure est un concept civilisé et ne devrait pas être utilisée pour déterminer quels territoires méritent d'être défendus, ou comme nature sauvage vers laquelle retourner. [...] Au sein de l'analyse anarchiste verte, la «wildness pure» (on peut remplacer pure par non domestiquée ou sauvage) mérite la préservation et la défense, tandis que la «wildness impure» (domestiquée) ne le mérite pas. [...] Cette moralisation de la nature, et la distinction entre bonne et mauvaise nature, permet à la bonne nature d'accumuler de la valeur (puisque'on la défend) et à la mauvaise nature de perdre de la valeur (puisque'on ne la défend pas), menant à la marchandisation de la nature».

En France, on voit aussi un courant anti-civ qui fantasme le sauvage, avec des caricatures comme le fantasme des meutes de loup, illustration par excellence d'une organisation hiérarchique, verticale; mais aussi le fantasme de la force physique. Vous l'avez compris, une culture viriliste et hiérarchique est

intrinsèquement liée à ces courants, où il faut être fort, valide, prêt à affronter tous les éléments pour pouvoir survivre dans une nature sauvage, impitoyable ... en somme, où il faut se comporter comme un vrai petit soldat, et ce n'est pas pour rien que les fonctionnements de ces groupes sont calqués sur ceux des meutes de loup, c'est-à-dire, très hiérarchiques et fermés sur eux-mêmes, comme l'étaient certains groupes marxistes dans les années 70, sauf qu'au lieu de prôner la Révolution aujourd'hui ils prônent le fantasme du « retour à l'état sauvage ».

Ces courants ont comme base de pensée la moralisation de la nature. Elle est un socle de références et de fantasmes, voire d'idéal à atteindre. *« C'est ainsi que toute une métaphysique implicite va déterminer une morale tout aussi implicite dans laquelle l'indigène, le loup et l'animal en général, vont devenir des idéaux. Prenons, par exemple, la notion de biodiversité. On nous dit que la biodiversité, c'est vraiment ce qu'il faut viser et protéger absolument. Dès que l'on prononce ce mot de biodiversité, c'est le Bien qui entre en scène. Le paradigme de la biodiversité ne se discute pas. [...] Car il ne s'agit absolument pas d'être contre la défense et la promotion de la biodiversité, mais il est important de garder à l'esprit qu'en soi, la biodiversité n'est pas un bien ni un absolu. [...] Pour autant, il faut travailler à garder un point d'équilibre qui permette la critique de la mythologie en cours. C'est ce qui peut éviter les glissements totalisants (dans notre vision du monde, une interprétation totale de la Nature comme Bien, sans doute permis) et totalitaire (système politique entièrement justifié par la poursuite du Bien Naturel). »*¹⁵

On perçoit bien dans le dernier paragraphe de Liogier comment une pensée totalitaire peut facilement apparaître à partir d'une vision morale. Et malheureusement, bon nombre d'anarchistes dans les courants verts et anti-civ se retrouvent dans ce qu'il appelle une pensée totalisante, et c'est le point commun de beaucoup de courants écologistes. La Nature est le bien, sans qu'il soit permis de pouvoir en douter et encore moins de débattre de la question, et tout ce qui sera fait pour la préserver sera forcément aussi moralement bien, ou en tout cas nécessaire pour le « bien de tous », que ce soit l'humanité pour ceux ayant une vision anthropocentrée, ou tous les êtres vivants de la planète, pour ceux ayant une vision biocentrée.

QUELQUES DÉRIVES DE LA DÉFENSE DE LA NATURE

ÉCOLOGISME ET FASCISME

Les premiers mouvements fascistes ont exploité les protestations des victimes de l'industrialisation et de la mondialisation rapides – les perdants de la mondialisation. On peut voir dans les débuts du fascisme cette contradiction entre une critique de la modernité et le mouvement futuriste fortement lié au fascisme. Marinetti, fondateur du mouvement futuriste, participe à la fondation, en octobre 1910, de l'Associazione Nazionale d'Avanguardia, constituée par des anarchistes et nationalistes qui s'éloignent du syndicalisme révolutionnaire. Au fur et à mesure il va se rapprocher des milieux nationalistes italiens et militer pour l'entrée en guerre de son pays. Aux côtés du futuriste Mario Carli et de l'agitateur Mussolini, il fait partie des 119 personnes présentes le jour de la fondation, en mars 1919, des Faisceaux italiens de combat, premier parti fasciste européen de l'histoire contemporaine.

*« Le premier parc national en Europe continentale est dû à Mussolini en 1922 (le Grand Paradis). »*¹⁶

Si le fascisme s'est tourné vers le progrès c'est plus par nécessité que par idéologie. D'ailleurs dans l'Allemagne nazie on a pu voir la dualité qui a régné, entre les modernistes et les traditionalistes, ces derniers se rapprochant d'un certain néo-paganisme animiste et d'une nostalgie de l'époque pré-industrielle. La « révolution culturelle » nazie se voulant révolution dans le sens qu'il ne s'agit pas de percer vers un avenir prometteur, mais de revenir à l'archétype de l'archaïque, celui de l'homme germanique originel supposé, bête blonde féconde, procréatrice et créatrice de culture.

Le 1er juillet 1935, un an et demi après l'accession au pouvoir de Hitler, est adoptée la loi sur la protection de la nature (Reichsnaturschutzgesetz). Elle contribuera à faire de l'Allemagne nazie le pays le plus avancé de son époque dans le domaine écologique, ce qui lui attirera nombre d'admirateurs en Europe et aux États-Unis, dont Aldo Leopold qui dira en 1936 *« dans leur nouvelle Dauerwald, les Allemands obstinés font maintenant de la propagande pour les hiboux, les piverts, les mésanges, les palombes et autres faunes sauvages inutiles. [...] Les Allemands se sont rendu compte que l'augmentation de l'exploitation forestière se faisait au détriment de la santé du sol, de la beauté du paysage. »*¹⁷

Pour Robert Pois, historien, le national-socialisme met en place une sorte de religion de la nature centrée sur une conception de la nature au croisement d'un discours savant et d'une approche mystique. L'accompagnent un rejet des villes, une promotion de la campagne, une valorisation des forêts et du sauvage. Le national-socialisme a cherché à construire une vision de l'humanité sans transcendance, livrée aux lois de la nature et appelée à se perpétuer par la force. Ses thèmes : importance donnée au biologique et aux lois d'airain de la nature, ordre naturel au sein duquel évoluent les peuples et les races supérieures qui connaissent et respectent ces lois, culte du sang et du sol. Un des slogans enseigné dans les écoles de la SS est « tout est vie » (*alles ist leben*).

Cette conception religieuse de la nature se voit nettement dans une citation de Göring qui compare une forêt à une cathédrale, tout en glissant au passage un discours antisémite : « Pour nous, la forêt est la cathédrale de Dieu [...] cela nous distingue du peuple de là-bas, qui se croit élu, et qui néanmoins se contentera de calculer le prix du mètre cube de billes de bois ».¹⁸

La vision raciste du national-socialisme est légitimée par le darwinisme social de Haeckel¹⁹ et ses disciples. Ce darwinisme social est aussi intrinsèquement lié à une vision malthusienne et eugéniste, comme on peut le voir dans cet extrait de *Mein Kampf* : « Il est certain qu'un jour viendra où l'humanité, ne pouvant plus faire face aux besoins de sa population croissante par l'augmentation du rendement du sol, devra limiter l'accroissement du nombre des humains. Elle laissera la nature se prononcer ou bien elle essaiera d'établir elle-même un équilibre : par des moyens plus appropriés que les moyens actuels, espérons-le. [...] ».²⁰

Pour Hitler, la nature est placée au-dessus de tout : « Quand les gens essaient de se rebeller contre la loi de fer de la nature, ils entrent en conflit avec les principes mêmes auxquels ils doivent leur existence en tant qu'êtres humains. Leurs actions contre la nature conduisent à leur propre destruction ». L'homme doit être détrôné au profit d'une nouvelle divinité : la nature. Et il vaut mieux se soumettre à ses ordres. Car, « la nature éternelle se venge impitoyablement quand on transgresse ses commandements ». C'est une « impitoyable reine de toute sagesse »²¹ ! Notamment par la sélection meurtrière qu'elle impose aux plus faibles.

La série de mesures en faveur de l'environnement et de la nature que met en place le régime nazi, et qui s'appliquent à tous les niveaux, du national au local, comprennent des programmes de reforestation, des décrets protégeant les espèces animales et végétales, voire empêchant certaines réalisations industrielles. Ces mesures se placent parmi les plus radicales du monde à cette époque. « Le respect des créations de la nature est inscrit dans le sang des peuples du Nord. »²²

De fait, alors même que l'Allemagne est plongée dans une guerre sans fin, les préoccupations écologiques ne sont pas oubliées, quitte à gêner les industries d'armement ou les nécessités de la défense du territoire. Indéniablement, l'écologie national-socialiste était étatique et anticapitaliste. Les tendances écologiques du Troisième Reich étaient donc en contradiction avec l'ambition

de modernisation industrielle du régime national-socialiste. Mais on sous-estime que même dans ce modernisme, il y avait une composante écologique, comme on le voit par exemple avec la construction d'autoroutes, qui prenaient en compte tout un tas de mesures pour préserver au maximum le paysage et l'environnement.

En 1934, Walter Schönichen développe une critique écologiste ciblant le capitalisme comme le communisme : « le capitalisme, comme le communisme, polluent l'air que nous respirons et l'eau que nous buvons, détruisent campagne et forêts, annihilent les habitats nécessaires à la préservation de la diversité des espèces, et exterminent les peuples primitifs [...] la soif sans scrupule pour le profit qui ne respecte rien de sacré ou digne de respect excepté le bien-être du tiroir-caisse ». ²³

Quant à Himmler, dont l'univers intellectuel et affectif était déterminé par la passion hostile à la civilisation, entré dans les années 1920 dans l'Association Artam²⁴, il se plaignait souvent dans ses discours de ce que les Allemands fussent un « peuple de citadins » ; il était complètement dominé par le ressentiment contre l'urbanisation et la civilisation. On ne voit jamais apparaître dans ses discours aucune vision de complexe industriel avec des hauts-fourneaux, des centrales hydrauliques et des raffineries. Au passage, il était aussi un farouche opposant à toute forme de chasse : pour lui, c'était purement et simplement du meurtre.

Hitler lui-même, en 1935, développera une critique de l'industrie destructrice de l'environnement : « Notre campagne nationale a été profondément modifiée par rapport aux temps originels, sa flore a été altérée de multiples façons par l'industrie agricole et forestière ainsi que par un remembrement unilatéral et une monoculture des conifères. En même temps que son habitat naturel se réduisait, une faune diversifiée qui vivifiait les forêts et les champs s'est amenuisée. Cette évolution était souvent due à des nécessités économiques. Aujourd'hui, une conscience claire s'est faite jour des dommages intellectuels, mais aussi économiques d'un tel bouleversement de la campagne allemande. » ²⁵

Pour l'idéologie nazie, la question principale n'est pas celle de l'individu, mais celle du « grand tout ». Comparable à un organisme, ce grand tout – race et pays, sang et sol – assigne à chaque partie du pays sa fonction et lui donne une forme de telle façon que pour les hommes les valeurs spirituelles et économiques les plus hautes seront accomplies. Le national-socialisme et la protection de la nature « sont en étroite relation parce que le Führer veut une nouvelle *volk-communauté* allemande dont la fondation est tirée du sol et du sang, c'est-à-dire des formes primordiales de la vie et de l'âme qui sont propres à notre race et du lien naturel qui subsiste entre nous et la terre de notre patrie ». ²⁶

Ainsi, le mouvement de protection de la nature du national-socialisme n'est pas un culte sentimental de la nature, mais une méditation sur l'essence *völkisch*.

Et comme nous le montre Pelletier dans le *Puritanisme vert*, les nazis vont inventer des notions pour allier leur idéologie raciste à leur culte de la nature. Ainsi, Alwin Seifert, partisan du « jardin à venir » (*kommande Garten*), introduit dès 1930 « dans l'art des jardins la notion d'autochtonie [*Bodenständigkeit*], avec pour

objectif d'enrôler aussi l'art des jardins dans le combat qui fait rage dans tous les secteurs vitaux, entre « autochtonie » et « supranationalité » [überstaatlichkeit], et de militer sous cette bannière sans équivoque.

L'utilisation des plantes considérées comme non indigènes est dénoncée comme horticulture « dégénérée » (entartete) par Josef Pertl, directeur de l'administration horticole la plus importante de Berlin, pour qui « la manie de l'exotisme nous a fait sombrer dans une psychose de l'anormalité [Abnormitätspsychose], dont nous sommes encore loin d'être guéris »²⁷. Certains de ces écologistes nazis conseillaient ainsi de prendre en compte la question « raciale » dans toute reforestation.

Ces idées ne sortent pas de nulle part, car l'approche pathologique encombre l'écologie savante dès l'origine, chez Haeckel et Frederic Clements, en se combinant avec des aspirations à la pureté, au refus de la pollution, au mythe des forêts et des espaces vierges.

La recherche du terroir, de sa protection et de sa pureté conduit ainsi l'idéologie nazie à l'idée d'éliminer ce qui gêne, à commencer par le Juif et le Rom, considérés comme l'opposé de l'enracinement, comme personnifiant l'apatride, le nomade qui rompt avec un cycle de vie enraciné dans un biotope. Car les nazis justifient leurs actions, notamment l'élimination des « races » ou des groupes sociaux jugés impurs ou indésirables, au nom de l'ordre naturel.

Si le nazisme avait comme objectif la destruction de grands pans de la civilisation européenne, sur ces ruines il a voulu fonder un nouvel État, donner vie à un homme nouveau, faire naître une nouvelle beauté.

Le fait que le fascisme ait été une machine à recycler les discours permet de constater qu'en tirant sur chacun des fils que le fascisme intègre à sa toile bigarrée, c'est presque tout le discours social du début du XX^{ème} siècle que l'on peut tirer vers soi. Comme le dit Pelletier, au vu de tout ce qu'a théorisé et mis en place le national-socialisme, il y aurait à réfléchir sur des traces clandestines de national-socialisme dans l'animalisme, l'antispécisme, le culte de « Gaïa », le nouveau paganisme, l'antilibéralisme en vogue aujourd'hui dans beaucoup de cercles écologistes.

Paxton a écrit que « le fascisme du futur sera une réaction en catastrophe à quelque crise non encore imaginée »²⁸ ... mais aujourd'hui, à l'heure des grandes sécheresses, leur corollaire d'incendies et de prémices de guerre de l'eau, d'inondations, de disparition toujours plus grande d'espèces animales et végétales, de pollution croissante des mers et de l'air, et de surpopulation humaine, ne peut-on pas déjà imaginer la crise à venir, dans laquelle nous avons probablement déjà un pied ?

DÉFENSE DE LA « NATURE HUMAINE »

« Il n'y a rien de plus pervers dans la nature que notre idée de la nature humaine. C'est une invention culturelle, purement et simplement. »²⁹

Chez certains groupes qui portent des positions « anti-technologiques » ou « anti-industrielles », et qui sont parfois proches des anarchistes, on voit comment la défense de la nature conduit à la défense d'une soi-disant « nature humaine », et donc à des positionnements fortement réactionnaires, appelant à un retour aux valeurs « naturelles », regrettant un passé fantasmé où hommes et femmes étaient définis biologiquement, et chacun se cantonnait à sa place prédéfinie. J'ai décidé d'utiliser comme exemple deux groupes issus de pays différents : *Resistenza Al Nanomondo* en Italie, et *Pièces et Mains d'Oeuvre* en France. Ces groupes développent une idéologie qui fait preuve d'une virulence particulière envers les personnes transgenres, allant parfois jusqu'à s'associer avec des penseurs de l'extrême droite, pour *Resistenza Al Nanomondo*, pour faire bloc dans leur croisade pour la défense de « réalités essentielles du corps humain », avec l'instrumentalisation du transhumanisme pour définir tout ce qui sort de l'« ordre naturel ».

On peut parler ici de « surnaturalisation de la nature », que ce soit concernant la « nature humaine » ou la nature tout court. Selon Raphaël Liogier « l'artificialité est le cœur de la condition humaine dans ses aspects les plus positifs y compris pour la protection de l'environnement. Il faut donc être attentif à prévenir les dérives qui se veulent surnaturalistes, comme celles de la deep ecology antihumaniste, pour lesquelles l'homme serait en soi le mal, et qui lui imposerait une culpabilité irréfragable et irréversible, alors que le sens même de la responsabilité face à la nature – qui, pour produire des effets positifs, ne doit pas dégénérer en culpabilité indépassable – est un élément construit de notre artificialité, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus humain en nous ». ³⁰

Liogier met le curseur sur le danger de la surnaturalisation de la nature en évoquant les risques dogmatiques : « J'ai critiqué la construction même du concept de nature et comment il avait pu devenir le cœur de la mythologie actuelle. Mais même si je critique cette mythologie, j'y souscris. C'est-à-dire que je souscris à la scène et au décor qui mettent la nature au premier plan. En revanche, je ne souscris pas à tous les scénarios possibles sur cette scène. Par exemple, je ne souscrirais pas à un scénario – je prends le pire – d'hygiénisme global sur le mode nazi, qui était fondé, je le rappelle, sur la même base naturaliste. L'eugénisme nazi se fondait sur la quête d'une nature pure. Il ne faut pas se croire aujourd'hui indemne ou supérieur à ce qui s'est produit autrefois parce que les ré-essentialisations totalitaires apparaissent plus vite que l'on pourrait s'y attendre. Il importe de rester modeste et d'être sur ses gardes. Les ré-essentialisations totalitaires ne sont pas évidentes à repérer, du moins lorsqu'elles sont en germe, justement parce qu'elles sont incorporées. Autrement dit, elles se traduisent par les sentiments qui nous sont les plus chers, les plus évidents, avec lesquels nous faisons corps ; ces sentiments qui vont de soi constituent notre adhérence basique au monde,

avant de relever d'une adhésion réfléchie à des idées. Et une fois que des images adhèrent, au sens de l'adhérence irréfléchie, vous pouvez faire ce que vous voulez en terme d'adhésion, de réflexion, d'explication, vous n'arrivez à rien. »³¹

Dans son texte *Trans n'est pas transhumanisme*, Alex B. nous éclaire sur les raisonnements de Pièce et Main d'Oeuvre au sujet de leur idéologie transphobe, en montrant que « les discours biologiques, leur référence à l'ordre social ou naturel, aux classifications biologiques des espèces (femelle-mâle), qui coïncident généralement avec les genres sociaux correspondants (homme-femme), sont utilisés pour nier l'identité et l'expérience des personnes queer. Là où PMO voit dans la nature la justification du prétendu binarisme culturel des genres, un ordre symétrique et imposant, d'autres voient exactement le contraire, c'est-à-dire la prolifération des différences et l'absence de prescriptions d'ordre moral. Déguiser son idéologie d'arguments sur ce qui est « naturel » est une technique généralement utilisée par les partisans de toute forme d'oppression, du racisme à l'homophobie. Le fait que les écologistes utilisent cette technique, qui devrait être plus légitime que d'autres pour savoir ce qu'est la « nature », ne la rend pas plus justifiable. »³² Dans le discours de PMO on voit une défense de toutes les caricatures essentialistes de ce que seraient les hommes et les femmes, comme le font aussi de nombreux penseurs, qu'ils soient de la Nouvelle Droite ou parfois même communistes libertaires.

Quant à Resistenza Al Nanomondo, sur lequel il y a un texte en appendice, il suffit de voir leurs accointances avec l'extrême droite, y compris des liens avec la Nouvelle Droite, pour comprendre vers quelle direction les mène leur obsession de la naturalité humaine où, tout comme PMO, à partir de leur critique de la science ils développent toute une idéologie opposée aux méthodes de procréation médicales ainsi qu'aux transitions de genre. Resistenza Al Nanomondo va jusqu'à défendre des concepts rétrogrades comme la maternité, alors que l'une de ses auteures prétend s'être détachée des textes pro-vie qu'elle a écrit dans le passé. Ils défendent aussi les valeurs familiales : « Depuis toujours vous posez des questions dérangeantes, mais aujourd'hui certaines de vos réflexions apparaissent dans leur plus grande évidence. Comment ne pas se rendre compte que la direction générale est celle de la destruction des valeurs, de la mémoire, de la famille, des liens, afin de produire un individu sans identité, fragmenté, déraciné, isolé et vide. »³³

Comme démontré dans la partie précédente, l'obsession de l'enracinement, et donc la haine pour ce qui n'est pas enraciné, est à la base de l'idéologie nazie, et l'une des raisons principales des génocides des Sintés et des Juifs, deux populations que les nazis considéraient comme sans racines, et donc exogènes à cet organisme *völkisch*, basé sur ce grand tout (Nature, sol, sang).

Le concept de nature est comme celui de la famille : une construction culturelle. Les anthropologues ont compris que toute référence à la nature, à la biologie, lorsqu'il s'agit de rapports sociaux, est très aléatoire. Est-ce qu'il y a des valeurs universelles, marquées biologiquement, dans des liens sociaux tels que les liens familiaux ? Le concept de mère, tante, cousin, fils, etc., se retrouvent-ils de la même façon chez toutes les populations humaines de la

planète ? La notion binaire homme/femme se retrouve-t-elle chez toutes les populations humaines ? Eh bien ! non ! De même, le modèle patrilinéaire n'est pas le seul à exister dans les façons que les sociétés humaines ont de s'organiser socialement. Et si cela me semble important de casser ce mythe essentialiste, et disons-le, ethnocentré, c'est parce que l'essentialisme est un élément clef chez la plupart des réactionnaires.

Pour revenir à PMO et Resistenza Al Nanomondo, on voit bien qu'ils s'enferment de façon idéologique sur la question de l'« humain naturel », en utilisant en même temps une dénonciation du libéralisme. Malheureusement on voit parfois que dans les courants Queer une des réponses qui est faite c'est de prendre le contre-pied, ce qui ne fait que rendre le débat sur la question toujours plus caricatural, et de fait impossible. C'est donc pour cela que le texte d'Alex est essentiel, car il permet de voir au-delà d'une binarité simpliste du « pour ou contre » la science, la médecine ou la technologie, ou pour le dire de façon inversée, pour ou contre la Nature. Avoir recours à la procréation médicalement assistée, ou à des hormones, ne revient pas à défendre le transhumanisme. Cela n'a simplement rien à voir.

Et puis, si l'on regarde au-delà de ces caricatures, on voit que les choses ne sont pas aussi binaires, comme le constate Alex dans le texte précité : « le seul activiste anarchiste et écologiste radical actuellement incarcéré pour des actions contre le génie génétique (et d'autres aspects de l'exploitation des terres), Marius Mason, est justement une personne trans, tout comme la prisonnière trans Jennifer Gard, qui est anarchiste et anti-civilisation. » C'est là qu'on voit que les discours de ces différents groupes sont tout à fait simplificateurs et qu'il est important de casser ces dichotomies car, « en affirmant que le discours queer implique nécessairement l'acceptation de la techno-science, un ultimatum dangereux se pose : il faut choisir entre la techno-science et une vision rigide et binaire des genres. Face à cet ultimatum, et en choisissant de rejeter la techno-science, ce type d'écologisme radical se place automatiquement dans une position anti-libertaire, défendant des oppressions basées sur la construction des genres (patriarcat-homophobie-transphobie). Je pense que notre objectif devrait plutôt être de contrer à la fois les technosciences et de remettre en question la violence causée par le patriarcat et la construction binaire des genres. »³⁴

Un autre exemple dans lequel l'écologisme radical campe sur des positions morales et se permet de juger les choix de vie des individus se trouve dans le malthusianisme ou néo-malthusianisme. On voit bien qu'à l'origine la problématique démographique est idéologique, car le contrôle de la fécondité que propose Malthus révèle une préoccupation conforme à un moralisme fondamentalement puritain et souvent oublié : le révérend pasteur est horrifié par ces prolétaires qui ne cessent de faire des enfants et qui, donc, s'adonnent au péché de la chair. De plus, le raisonnement de Malthus repose sur une expérience par la pensée : « Essayons de déterminer quel serait l'accroissement naturel de la population si elle était abandonnée à elle-même sans aucune gêne » écrit-il. [...] Ce type d'hypothèse n'est pas propre à Malthus puisqu'il caractérise la pensée libérale (la main invisible d'Adam Smith, la destructions des communs chez Garrett Hardin, la théorie de la justice chez John Rawls ...). »³⁵

Le malthusianisme a pris différentes formes au fil du temps. Après le lâcher des bombes-A et des bombes-H, des auteurs comme Ehrlich arrivent logiquement à la bombe-P, dans un livre intitulé *The Population Bomb* en 1968. P pour « population ». Dans cette logique, la femme africaine, mère de plusieurs enfants, est considérée aussi dangereuse que les savants en blouse blanche des laboratoires nucléaires des grandes puissances. En effet, dans les années 50/60 les publications catastrophistes sont massivement diffusées, avec une obsession pour la « marée démographique ».

Mais bien évidemment que dénoncer l'idéologie malthusianiste et ses corollaires ne revient pas à nier la surpopulation des humains sur la Terre. Car la population humaine augmente constamment depuis le néolithique, et la Révolution Industrielle n'a fait qu'accentuer cette croissance démographique : c'est une croissance exponentielle. Et qui dit plus d'humains sur la planète dit aussi plus de bétonisation, plus d'utilisation des ressources naturelles, plus de déchets, plus de pollution et une accélération de la destruction de la biodiversité : des espèces animales et végétales qui ne peuvent pas faire le poids face au déséquilibre qui se joue à cause d'une hégémonie humaine toujours plus grande. On peut parler de surpopulation humaine sans tenter de chercher des moyens coercitifs pour y remédier, sans émettre de jugements moraux sur les personnes qui ont des enfants, et surtout, sans développer un discours raciste stigmatisant les populations qui ont peu accès à la contraception. Réfléchir aux conséquences de la reproduction humaine (« naturelle » comme « artificielle ») actuellement est important, mais cela doit se faire débarrassé de raisonnements idéologiques, et donc bien souvent binaires, et sans tomber dans les terrains glissants que sont ceux des luttes anti-pma, menées par des personnes qui ne supportent pas l'idée que des couples non hétérosexuels puissent avoir des enfants.

Il semble clair aujourd'hui qu'au nom de la défense de la nature, ou de ce qui est naturel, et donc parfois aussi de la haine de l'humain qui peut en découler, on pourrait voir légitimées tout un éventail d'horreurs conçues par des esprits autoritaires, qui voient des chiffres, des données, et des catégories figées dans la biologie et une nature soi-disant immuable, au lieu de voir des individus, leur complexité, leur diversité. Si l'humain doit être considéré comme le problème, il est facile d'imaginer les solutions radicales qui pourraient régler un tel problème.

« Ma crainte, aujourd'hui, c'est qu'une certaine forme d'adhérence mythologique, irréfléchie donc, à cette nature surnaturelle, plus que naturelle, devenue hyper-nature, se transforme en anti-humanisme. C'est un peu le cas avec la *deep ecology*. »³⁶ D'ailleurs, c'est tout à fait ce qu'on a pu voir il y a quelques années avec des groupes misanthropes en Amérique Latine, qui sont allés jusqu'à revendiquer des meurtres non discriminés sur des humains, choisis au hasard, considérés de fait comme l'ennemi de la Nature sauvage. Et nous serions naïfs de croire que ce genre de pensée ne se cantonne qu'à l'Amérique Latine.

Comme le dit Marshall Sahlins, « les personnes humaines ne vivent pas dans et contre une nature inerte, mais sont plutôt des espèces de personnes qui font partie d'un réseau d'interactions personnelles. »³⁷

ÉCOLOGIE PROFONDE AMÉRICAINE

Je tenais à faire à la suite une troisième partie spécifiquement sur l'écologie profonde américaine, car il me semble que c'est le fil conducteur entre l'écologisme fasciste et l'écologisme de PMO et des groupes du même acabit.

Un des principaux groupes qui reprend à son compte l'écologie profonde est Deep Green Resistance.

Si à l'instar des groupes réactionnaires tels que PMO et Resistenza Al Nanomondo, l'on trouve chez DGR une obsession pour la naturalité et donc une haine dirigée notamment contre les personnes trans, on voit bien d'autres obsessions qui les rapprochent du fascisme.

Une des leaders de DGR, Lierre Keith, développe au sujet du genre ce que l'on peut retrouver dans les propos de transphobes qui utilisent un pseudo nihilisme de genre pour rendre leurs idées plus acceptables. Elle dit souhaiter l'élimination totale de toutes les catégories de genre, car pour elle en annihilant le genre les individus pourront se libérer des attentes de masculinité et de féminité. Comme Alex l'écrit : « *les arguments de Deep Green Resistance, lorsqu'ils tentent d'approfondir leurs analyses, montrent un mariage particulier de concepts qui semblent être tirés des théories de différence sexuelle (l'essentialisme des sexes / genres) et du volet féministe matérialiste français (la construction sociale des genres), une combinaison qui paraît assez contradictoire.* » Derrick Jensen prétend que la transsexualité « fait partie d'un mouvement postmoderne plus large qui valorise ce que nous pensons et ce que nous ressentons plus que ce qui est réel (...). Cette culture a une haine profonde pour les corps incarnés et pour ce qui est naturel ».³⁸ De fait, si le discours de Lierre Keith prône la suppression du genre, il consiste surtout à pointer du doigt les femmes trans qui, d'après elle, iraient à l'encontre de cette fameuse libération du genre en le renforçant. Au fond, il y a chez DGR une tentative de placer l'humanité dans des catégories bien définies.

D'autres choses problématiques chez DGR rattachent à mon sens ce groupe à l'écologisme fasciste. On peut s'intéresser à ses racines, c'est-à-dire l'« écologie profonde », et sa misanthropie sous-jacente. Une des leaders de DGR, Kourtney Mitchell, a déclaré dans un entretien : « *Notre stratégie est donc une guerre écologique décisive, dans laquelle nous plaçons en faveur de la formation d'un hypothétique mouvement clandestin pouvant attaquer les infrastructures industrielles et conduire ainsi à l'effondrement de la civilisation industrielle.* »³⁹ Un autre théoricien de DGR a déclaré : « *Un effondrement rapide est finalement bénéfique pour les humains, même s'il y a des morts partielles, car au moins certaines personnes survivent.* »⁴⁰ Ici, le souhait d'effondrement de la civilisation industrielle amène avec soi l'idée que pour faire une omelette il faut bien casser des œufs. En gros, il faudrait qu'une grosse partie de la population mondiale meure pour le bien de la nature et de ceux et celles qui survivraient.

Lorsque DGR parle d'infrastructures il s'agit aussi bien de lignes à haute tension, d'usines, mais aussi de centres commerciaux bondés de monde,

d'hôpitaux, etc., considérant que les « dommages collatéraux » sont un mal nécessaire pour l'effondrement tant attendu. De fait, ils prennent comme référence les bombardements des « infrastructures » allemandes par les alliés durant la Seconde Guerre Mondiale, qui ont fait en 1942 plus de 900 000 morts, et provoqué l'incendie et la destruction de plusieurs villes (Hambourg, Dresde). Ces bombardements d'« infrastructures » allemandes étaient en fait les bombardements de villes entières, d'immeubles d'habitation, et la destruction de quartiers entiers, et donc, des populations qui y vivaient.

En parallèle, les théoriciens de DGR tentent de mettre en place un groupe hiérarchique de type milice, tout en instillant un culte de la personnalité qui met en avant leurs leaders comme s'ils étaient les gourous d'une secte, et ils développent une théorie s'opposant au libéralisme de manière très dichotomique. Ils parlent d'autorité légitime qui doit être acceptée et cultivée, et d'« adultes » qui doivent guider les « jeunes ». DGR cherche à unifier les tendances réactionnaires et radicales contre ce qu'ils considèrent comme du libéralisme, notamment le post-modernisme, source de tout le mal d'après eux. Ils s'opposent ainsi à la « culture oppositionnelle », dans laquelle ils rangent les anarchistes, les végans, les personnes trans, etc, tous considérés comme « libéraux ».

Il y a chez eux l'idée que les humains doivent obéir aux « lois de la nature ». Leur biocentrisme et anti-humanisme est à la fois autoritaire et réactionnaire, basé sur une compréhension naïve de la « nature ».

D'après Arne Naess, le père de la Deep Ecology, à laquelle se rattache l'idéologie de DGR, la crise écologique ne peut être contrée que par une nouvelle renaissance, un nouveau chemin avec des nouveaux critères pour le progrès, l'efficacité et l'action rationnelle, ce qui établit la différence entre l'écologie profonde et l'écologie superficielle, celle-ci étant pour Naess une attitude réformiste qui reprend une approche anthropocentriste de la nature. On verra plus loin que cette idée de nouveau chemin existe dans d'autres courants de l'écologisme, et pas que.

On pourrait regarder DGR ou l'écologie profonde comme on regarderait l'écologisme nazi : un courant très éloigné des idées anarchistes, et qui finalement ne nous concerne pas vraiment. Mais faire cela serait hypocrite. Que ce soit aux États-Unis, où certains courants anarchistes, notamment à l'ouest, s'inspirent très fortement de l'écologie profonde, ou que ce soit en France ou en Allemagne, où l'on voit apparaître depuis quelques années des courants anarchistes qui semblent se rapprocher des théories de DGR, on ne doit pas faire l'impasse sur le fait que parfois des anarchistes tombent de l'autre côté de la barricade, en se laissant entraîner par des courants qui ne placent pas l'éthique et la liberté au centre. L'étiquette d'anarchiste ne veut pas dire grand-chose si l'on se met à défendre la notion de dommage collatéral, ou qu'on accepte les théories de gens qui prônent des rapports hiérarchiques pour s'organiser.

UNE REALPOLITIK CONTRE LE TECHNO-MONDE ?

Une fois qu'on a compris la portée culturelle et idéologique qu'amènent avec soi les concepts de nature, de sauvage, de naturalité, et qui sont à la base des courants écologistes et anti-tech, mais aussi porteurs d'idées réactionnaires, ou parfois fascisantes, on peut un peu plus s'intéresser à ce qui se passe du côté des anarchistes ; raison pour laquelle ce texte a été écrit.

Pour revenir au titre de cette partie je voudrais définir ce que j'entends par *Realpolitik*. Même si le terme en lui-même date du XIX^{ème} siècle, on retrouve très bien le concept dans ce que Machiavel a théorisé dans *Le Prince* (1513) : un mode de gouvernement indépendant de la morale ou de la religion, à l'époque très liées. D'un point de vue anarchiste on va préférer parler d'éthique. Selon Machiavel, le bon prince doit être celui qui s'adapte le mieux aux événements et qui sait les prendre en main pour son royaume et son peuple. En cela il est précurseur de la *Realpolitik* car il enseigne que les bons gouvernants sont ceux qui savent voir venir les changements et qui savent le mieux les négocier sans préjugés éthiques, estimant que la fin justifie les moyens.

Chez les réalistes (majoritairement dans les pays anglo-saxons de la fin du XX^{ème} siècle), le terme est utilisé dans un sens de recherche de l'intérêt national au-delà des clivages idéologiques. Il est employé dans le sens d'abandonner ses idéaux pour composer avec la réalité, et favoriser une approche multi-latéraliste. Autrement dit, c'est de la composition.

Aujourd'hui si j'en viens à utiliser ce terme c'est notamment pour critiquer les courants insurrectionnalistes et anti-civ, chez qui l'on voit la *Realpolitik* être utilisée ; même si ceux/celles qui jouent ce jeu n'utilisent pas cette expression. En résumé, cela correspond au principe de « faire feu de tout bois », avec en toile de fond le fétichisme de l'action violente.

La raison de cela c'est que les courants insurrectionnalistes ont un socle idéologique avec une vision qui donne la priorité à la méthode, « au détriment des motivations qui poussent à lutter, de l'analyse de la réalité et de ses rapports de domination, de la tension qui nous pousse, de la prise de conscience. « Ce qui compte, c'est la méthode » (A.M. Bonanno). Mais qu'est ce que c'est une méthode si elle est séparée des motivations et des objectifs qui poussent les mains, le cœur et la tête à l'action ? »⁴¹

GUERRE SOCIALE

« Parce qu'au fond, l'essentiel de la question ne concerne pas les pourquoi supposés de parfaits inconnus sur lesquels on ne saura de toute façon jamais rien (sauf en cas d'éventuelle arrestation, ce qu'on ne souhaite à personne), mais comment nous voulons, au sein de la guerre sociale, faire résonner les actes qui nous parlent et vibrent avec nos idées. »⁴²

Des arguments comme dans cette citation se retrouvent dans des journaux et blogs francophones, mais aussi germanophones, et dans leurs traductions, souvent en anglais, distribuées sans aucune critique par des compagnon-ne-s aux autres coins du monde. C'est ainsi que depuis quelques années, autant en Italie qu'en France, des actes perpétrés par l'extrême droite, ou des accidents, sont célébrés par des anarchistes, et s'accompagnent de discours qui tentent de faire croire que ce pourraient être des anti-autoritaires derrière ces événements, ou bien qu'on n'a aucun moyen de savoir qui est derrière, et donc qu'on doit les célébrer pour ce que ces événements représentent en tant qu'actes déconnectés de toute idée.

À la suite un exemple, parmi tant d'autres de cette espèce de mystification autour d'événements destructeurs, sans se soucier de si ce sont des accidents, ou de quelles sont les intentions lorsqu'il s'agit d'événements intentionnels : « Et si l'incendie de Notre-Dame n'avait pas été accidentel ce 15 avril 2019 ? S'il avait été comme par le passé le fait d'anti-autoritaires, avec toutes les conséquences en termes d'opprobre populaire et de répression ? Combien serions-nous à défendre que c'était un patrimoine national à démolir, un monument historique à achever ? Assez en tout cas pour affirmer que nous n'avons pas peur des ruines que nous provoquons nous-mêmes contre les structures du pouvoir. Il suffit parfois d'une simple étincelle. »⁴³

À ce niveau là, pourquoi ne pas faire comme certains groupes misanthropes d'Amérique Latine, et célébrer des catastrophes naturelles en se félicitant des morts occasionnés, donnant à la nature des intentions de destruction et de vengeance ?

« Si l'on veut par exemple continuer à pouvoir apprécier les actes des autres comme diverses expressions au sein de la « guerre sociale » - des attaques contre la police en périphérie jusqu'aux sabotages anonymes d'infrastructures-, il faut alors évidemment trouver une autre façon de le faire que de simplement les peser sur la petite balance de l'anarchisme. »⁴⁴

Lorsqu'on déclare que les pensées derrière les actes ne comptent pas, car l'action n'aurait pas besoin d'intentions pour exister ou pour être appréciée, c'est qu'on veut pouvoir poser des mots et des intentions sur des actes qui ont des intentions autres, ou des intentions que l'on ignore.

Le fait de vouloir s'appropriier des actes pour servir son propre discours ça n'est rien d'autre que de la récupération politique. Le mensonge et la manipulation sont couramment utilisés pour donner du poids à leurs

arguments, car la fin justifie les moyens. Or, comme le disent les compagnon-ne-s de la revue Fenrir, « si les moyens que l'on se donne doivent correspondre à nos fins, alors fonder nos relations sur les non-dits, les faussetés et l'opportunisme ce n'est certes pas un jolie carte de visite pour illustrer notre idée d'anarchie. »⁴⁵

Si inventer des histoires et instiller le doute dans l'esprit des compagnon-ne-s qui les lisent -on appelle cela de la manipulation-, représente un problème éthique en soi, un autre problème qui se pose est le fait de vouloir voir des acteurs de la « Guerre Sociale » comme de potentiels complices dans cette guerre que les anarchistes auraient en commun avec eux.

Aussi, des journaux ou blogs anarchistes, qui se sont fait spécialistes du commentaire de fait divers, publient régulièrement des brèves journalistiques sur des échauffourées dans des quartiers entre dealers et flics. Cela laisse songeur quand l'on considère que le narco-traffic n'est qu'une branche du capitalisme. Raison pour laquelle les compagnon-ne-s latino-américain-e-s considèrent depuis longtemps les narcos comme leurs ennemis. Les mafias n'ont vraiment pas grand-chose d'anti-autoritaires, et ne sont certainement ni des alliés ni de potentiels complices pour des anarchistes, mais bien au contraire des ennemis clairement identifiés, au même titre que les larbins de l'État et que l'extrême droite. Cela ne veut pas dire qu'il faille jeter la pierre sur des gamins coincés dans des situations sociales tellement désastreuses qu'ils ne voient pas d'autre horizon que celui de devenir les petites mains des mafieux, mais cela veut dire que malgré des liens d'amitié ou de voisinage qui peuvent se tisser entre dealers et anarchistes, il faut garder en tête que ce ne sont que des mafieux, qui n'hésiteront pas à nous liquider si nous mettons leur business en danger, par exemple en faisant trop de grabuge près de leurs points de deals.

Ainsi, dans ce fantasme de la guerre sociale, pourquoi ne pas considérer que des dealers, des royalistes, des indépendantistes, la mafia, des cathos intégristes, ou tout autre religieux intégriste (musulman, évangéliste ou autre), des militants gauchistes ou écolos, et des anars participent ensemble à une même lutte ? Car, comme le disent fort bien nos champions de la composition, « Nous ne sommes pas les seuls facteurs humains du désordre, tout comme les humains ne sont même pas les seuls facteurs qui perturbent les équilibres fragiles sur lequel ce monde en pleine déconfiture cherche à avancer. D'autres personnes agissent, avec des idées peut-être moins approfondies que les tiennes, avec des sensibilités peut-être plus affinées que les miennes, mues par un désir immédiat de revanche contre un système mortifère, par une sombre vengeance contre une vie privée de sens, tout comme par une croyance idéologique ou religieuse en conflit avec la marche technologique du monde. »⁴⁶

Si l'on suit cette logique, peu importe que les objectifs de toutes ces catégories précédemment citées soient totalement opposés, après tout, qui sommes-nous pour juger des idées des autres ?! Foutons tout le monde dans une même marmite, remuons bien, et peut-être qu'il en sortira une espèce de créature fantastique qui mettra à bas la marche technologique du monde, et tant pis si c'est pour construire quelque chose de pire à la place ... après tout, ce qui

compte c'est l'agir et la lutte contre les technologies, et on peut bien faire la promotion de tout ce contre quoi l'anarchisme a toujours lutté si ça peut servir l'idéologie qui consiste à faire croire que l'État est sur le point de vaciller d'un moment à l'autre car une véritable Guerre Sociale est en cours, avec de partout des petites mains agissantes qui mettent tout à feu et à sang, et que les anarchistes nous serions bien idiots de ne pas nous jeter tête baissée dans la mêlée car nous nous croyons « seuls dans la forêt, seuls comme des anarchistes, serviteurs purs d'un idéal élevé, sans contradictions dans nos vies, sans « tâches » sur notre blason patrimonial, sans doutes dans nos pensées et sans « fautes » dans nos rapports et notre façon de vivre, claire comme une pleine lune et sans aucune « illusion révolutionnaire » ou « insurrectionnelle. »⁴⁷

On remarquera au passage la critique faite au nihilisme et à l'individualisme à travers l'allusion au refus de l'illusion révolutionnaire ou insurrectionnelle, vu ici comme une sorte de purisme à dénigrer. Le mythe révolutionnaire est bien à la base du fantasme de la Guerre Sociale, et c'est bien une des fractures qui se joue ici. Tout individu s'opposant à leur vision est un contre-révolutionnaire, ou un traître à la révolution, mais dit d'une autre façon pour ne pas avoir l'air de reprendre le discours marxiste léniniste. Tout ce qui n'est pas le catéchisme insurrectionnaliste est bon à dénigrer, car un seul et unique chemin est valable : celui qui mène à la révolution, donc à l'insurrection généralisée, aux côtés de n'importe qui.

FÉTICHISME DE LA VIOLENCE

Un point qui me semble important ici c'est le fétichisme de la violence dont font preuve ces insurrectionnalistes, tout comme peuvent le faire des Autonomes ou certains anti-civ. Or, pour faire un rappel sur la partie de ce texte qui parle du nazisme, il ne faut pas oublier que dans le fascisme la fascination pour la violence est un élément fondamental.

Comme Walter Benjamin a été le premier à le faire remarquer, le remplacement délibéré, par le fascisme, du débat raisonné par une expérience sensuelle immédiate a transformé la politique en esthétique, et ces efforts pour esthétiser la politique culminent en un seul point : la guerre.

« Le poing est la synthèse de notre théorie », un militant fasciste, 1920.⁴⁸

Dans le fascisme il y a d'abord, à un premier niveau, une mythification du combat, de l'héroïsme et de la jeunesse, une mythification nourrie du vitalisme et de l'activisme fascistes.

L'attraction du nazisme résidait non seulement dans son discours idéologique explicite mais aussi dans le pouvoir des émotions, des images, des fantasmes auxquels des individus ont été sensibles à gauche comme à droite. Des individus venus d'horizons allant de l'anarchisme au nationalisme intégral de l'Action française, partageaient cette *pars destruens*⁴⁹ commune au fascisme.

Sur certains aspects, ils étaient rejoints par les communistes et les socialistes. La haine et le mépris étaient les émotions les mieux partagées. Le discours fasciste a fait l'association entre jeunesse, muscles, action, violence, discipline et esprit de bande, par opposition à vieillesse, faiblesse, pensée pure, liberté et individualisme.

Cette fétichisation de la violence, et de l'être violent, chez les anarchistes, crée une certaine hiérarchie entre les individus : d'un côté les individus « agissant » (et l'agir n'est perçu qu'à travers la violence), et de l'autre les individus « pensant ». Raison pour laquelle les idées derrière les actes importent peu, puisque seule l'action compte, considérée comme un acte pur et libéré de toute pensée. Au fond, on finirait presque par croire que les anarchistes n'ont une légitimité à agir que lorsqu'ils le font silencieusement, en n'accompagnant pas leurs actes de revendications, car poser des mots sur des actes en donnerait une moindre valeur. Lorsque le journal *Avis de Tempête* se permet de dénigrer des anarchistes agissant qui posent des mots sur leurs actes, cela laisse entendre qu'il se considère comme une sorte d'arbitre, là pour donner des bons ou des mauvais points aux actions et idées d'autrui, et de le faire publiquement, pour que l'auditoire de cerveaux manipulables comprenne ce qui est bien et ce qui est mal, d'après les idéologues de la Guerre Sociale.

« Ce qui compte au fond, c'est que des êtres humains ressentent une menace clairement identifiable pour leurs vies et leurs libertés et y réagissent, s'attaquant à ce qui les étouffe. »⁵⁰

Je vais citer ici une fois de plus Raphaël Liogier lorsqu'il dit : « À partir d'une idée libératrice, il n'est pas rare que l'humanité plonge dans un système totalitaire et hégémonique ».⁵¹

Les mouvements fascistes et réactionnaires se sont retrouvés et se retrouvent encore tout à fait dans ce sentiment de menace pour leurs vies et leur liberté. Le racisme est basé sur la peur d'une menace fantasmée, la peur d'être « remplacé », de ne plus être chez soi à cause des autres, la peur d'une guerre des civilisations, etc. La peur est d'ailleurs à la base du survivalisme.

Les anarchistes ne sont pas anarchistes parce qu'ils ont peur. Ils n'agissent pas à cause de la peur. Au contraire, si les anarchistes embrassent une idée aussi folle que le désir de l'absence de pouvoir, et le désir de liberté, c'est justement parce qu'ils ont décidé de ne plus avoir peur; de ne plus être guidés par la peur. Tendre vers sa liberté c'est oser faire ce grand saut dans l'inconnu sans le parachute de l'État, de la famille, de Dieu, de l'idéologie, etc; c'est donc accepter d'affronter ses peurs existentielles, pour s'en débarrasser.

Une culture de la peur de la technologie peut facilement aboutir à des réactions populistes, comme le sont souvent les angoisses sociétales. Il y a d'ailleurs des tentatives populistes de développer une lutte contre les technologies, comme on peut le voir en Italie, avec des pseudo anarchistes qui vont s'associer à des parents préoccupés par la présence d'antennes près des écoles de leurs enfants, et organiser avec eux des pétitions et des manifs citoyennes. Bien entendu, dans ces luttes, seules les préoccupations sanitaires

sont mises en avant, tout comme on a pu le voir avec la question des vaccins, avec parfois des arguments complètement fantaisistes voire conspirationnistes. La question qu'on peut se poser dans ce cas-là c'est, est-ce qu'on a envie de s'associer à une lutte citoyenniste, à signer des pétitions et faire des manifs bon-enfant, donc à adopter des pratiques qui ne sont pas les nôtres, tout en fermant les yeux sur des idées qui nous posent aussi problème, comme les fantaisies conspirationnistes ? Et si ni les pratiques ni les idées ne nous correspondent, qu'est-ce qu'on ferait là-dedans ?

« En courant par là le fort risque que l'identité anarchiste devienne en réalité notre souci principal, qu'on finisse par établir (y compris au sein de nos propres cercles) une sorte de catéchisme qui coche les bons et les mauvais points, ne réussissant finalement plus à appréhender la diversité et la richesse des individualités comme un fruit de la liberté, mais comme une terrible menace. »⁵²

Pour les auteurs d'*Avis de tempête*, l'existence d'idées réactionnaires ou fascistes contribue à une diversité, et ne représente pas une menace pour eux. Alors que pour les anarchistes, l'existence des fascistes et des réactionnaires a de tout temps été synonyme de menace. On imagine bien qu'autrement les anarchistes espagnols n'auraient pas sacrifié leurs vies, en Espagne ou dans les maquis français. Le fascisme et les idéologies réactionnaires ne peuvent pas accepter de cohabiter avec l'anarchisme ; s'ils ne nous attaquent pas frontalement aujourd'hui -ce qui n'est pas le cas partout- c'est parce qu'ils ont d'autres chats à fouetter et ne sont pas au pouvoir ; mais le sort des compagnon-ne-s espagnol-e-s sous Franco nous montre bien que nos idées sont une menace pour leurs idéologies.

C'est bien pour cela qu'il y a un enjeu à ce que les anarchistes continuent à développer une critique des technologies, d'un point de vue anarchiste, et à mener des luttes qui en découlent. Une critique débarrassée de considérations scientistes, morales, et politiques. Et autant la peur que la stratégie realpoliticienne ne peuvent pas être moteurs là-dedans. Il ne s'agit pas de lever ou de baisser le pouce pour dire qu'on aime ou pas, comme le font les consommateurs dans le monde virtuel. La seule chose qui devrait nous importer ici c'est : pourquoi devons-nous nous méfier de la place grandissante des technologies dans nos vies, et au-delà de cela, de la réponse scientifique et/ou technique à tout problème.

Est-ce que les deux moines catholiques fondamentalistes qui se sont attaqués à des antennes relais il y a quelques années se sont posé ces questions ? Ou bien ont-ils réagi comme des croyants, biberonnés à la morale religieuse, voyant pour une raison qui leur est propre les antennes relais comme le mal à détruire ? Et est-ce qu'en tant qu'anarchiste je ne suis pas légitime à porter un regard critique sur les actes de moines intégristes ?

Je pense même que c'est parce que je suis anarchiste, et que je porte un regard critique sur la religion, que lorsque je vois que des moines sabotent des antennes ça m'amène à me poser des questions sur la diversité des idées qui mène à des actes qui sont similaires seulement dans le geste ... et que ça m'amène à me dire que l'idée d'un geste pur, libéré de toute intention, ne peut

pas exister. Aussi, quand une antenne est sabotée par un anarchiste et quand une antenne est sabotée par un moine catho intégriste, il ne s'agit absolument pas de la même action, car on ne peut tout simplement pas séparer le geste de l'intention.

Et les exemples de ce genre existent à foison. Un autre très parlant est celui des luttes, et leur corollaire de sabotages, contre l'éolien. Dans certaines régions où de nombreuses éoliennes sont installées les luttes sont parfois menées par des personnes qui défendent le nucléaire en réponse à l'éolien. Mais il y a bien évidemment des anti-éoliens qui sont aussi anti-nucléaires, et qui n'ont donc pas du tout les mêmes idées derrière le refus de l'installation des éoliennes.

Donc, quand, en tant que spectateur, on n'a aucun moyen de connaître l'intention on n'a qu'une seule chose à faire : ne pas poser de jugement moral - c'est bien ou c'est mal - sur des événements qui se passent sans que nous ayons les moyens d'en connaître l'origine, c'est-à-dire, savoir si c'est accidentel ou intentionnel, et auquel cas, quelles sont les intentions, les idées, derrière.

Est-ce que c'est parce que nous sommes si peu d'anarchistes aujourd'hui que ces insurrectionnalistes se disent qu'il faut s'appropriier les actes de nos ennemis pour avoir la moindre crédibilité ? Mais crédibilité face à qui ? Face aux moutons qu'ils veulent embrigader dans leur idéologie à partir de textes qui répètent les mêmes discours ad nauseam depuis plus d'une décennie ? Crédibilité face à l'État ? C'est une vraie question, et c'est le point principal que je ne comprends pas : qui cela peut bien intéresser, à qui ces affabulations sont destinées ?

TROISIÈME VOIE

« Gauche, droite, gauche, droite : en-dehors ! »⁵³

Au fil de l'histoire du XX^{ème} siècle on a pu voir différentes perspectives derrière le terme de troisième voie. Du fascisme au nationalisme en passant par la position durant la guerre froide du « ni communiste ni capitaliste », d'où découlent entre autre la position de Khadafi, ou encore le péronnisme. Au final les idées que l'on peut défendre à travers cette troisième voie sont infinies, dès lors qu'elles s'érigent comme la seule et unique solution, sans toutefois changer le cadre. Car, comme le dit Giuseppe Tomasi di Lampedusa à travers le personnage de Tancredi dans son roman *Le Guépard* : « Si nous voulons que tout reste pareil, il faut que tout change ».

Si j'utilise ce terme de troisième voie c'est qu'il me semble assez utile pour définir des courants anti-tech qui semblent depuis quelques décennies créer une voie à eux seuls, dont l'unique point commun entre les différents acteurs est l'opposition aux technologies, à la société industrielle ; rassemblant ainsi

des anarchistes avec des gens de gauche ou de droite. La troisième voie c'est la voie qui prétend faire abstraction de l'échiquier politique pour en proposer un autre. Ici, on se fiche de la droite, de la gauche, de l'anarchisme, de la social-démocratie, etc. Tout ce qui compte c'est de savoir qui défend et qui s'oppose aux technologies, qui est du côté de la nature et qui est contre. Tout le reste devient secondaire.

Bien évidemment, le concept a l'avantage de semer la confusion. S'il a été utilisé par le fascisme dans les années 30, en France il est apparu dans l'entre-deux guerres, au sein des « non-conformistes ». Il s'agit de groupes divers, dont le plus important est le personnalisme chrétien. Dans les années 30 la nébuleuse personnaliste va utiliser ce concept, au côté du concept d'Ordre nouveau, et va développer une critique anti-productiviste, qui influencera deux personnalistes connus des milieux critiques des technologies : Charbonneau et Ellul.

Le rapport de la mouvance non-conformiste avec le fascisme, souvent ambigu, est problématique. Ses thématiques sur la nature, la ville, l'industrie, la machine ou la production, sont pré-écologistes. On trouve le groupe de réflexion appelé L'Ordre nouveau (1930-1938) comme emblématique de ce pré-écologisme, qui rassemble de jeunes intellectuels dégoûtés de la démocratie parlementaire et rebutés par le bolchevisme. Ils déplorent la faillite spirituelle des sociétés modernes, la décadence de la civilisation, prônent le personnalisme, critiquent le machinisme et ce qu'ils appellent le « productivisme » en tant que système qui « produit pour produire ».

Il faut garder en tête que les « Non conformistes » des années 30 avaient la volonté de situer leur « engagement » en marge des mouvements d'idées établis. Ce que le fascisme fera aussi. Dans *Le fascisme en action*⁵⁴ Paxton nous dit qu'« *il devient difficile de situer le fascisme sur la carte politique habituelle droite-gauche [...] En vérité le fascisme a toujours conservé cette ambiguïté [...] En dernier recours les fascistes prétendaient avoir renvoyé aux oubliettes la carte politique gauche-droite, en n'étant « ni de gauche ni de droite », transcendant ainsi des clivages caducs et unifiant la nation.* »

Mais, si des anarchistes revendiquent de ne pas se situer sur l'échiquier politique ça n'est pas du tout pour les mêmes raisons que les fascistes. Les anarchistes ne recherchant pas une quelconque prise de pouvoir, ils ne font simplement pas de politique, et donc n'ont aucune raison de s'identifier à son cadre. Et ils n'ont donc pas non plus d'intérêt à en créer un autre.

Ainsi, au vu de tout ce qui a été dit précédemment, on peut légitimement se demander si la raison pour laquelle *Avis de Tempête* se revendique hors de l'échiquier politique gauche/droite est la même raison que celle des anarchistes.

Si je cite le courant anti-conformiste et la notion de troisième voie c'est parce que j'y vois un point commun avec ce qu'on voit se passer aujourd'hui autour de la question des technologies et des luttes environnementales. Un

conglomérat de gens très différents, dont des groupes réactionnaires ou fascistes, mais aussi des anars anti-civ, des écologistes institutionnels, des conspirationnistes, etc., se retrouvent dans une lutte commune, à savoir la défense de la planète, ou bien la lutte contre le techno-monde. L'idée de troisième voie ici c'est de faire table-rase, de décréter que le but à atteindre est plus important que tout le reste, et qu'il faut composer autour de cet objectif commun, car il y a urgence. Il n'y a plus de droite ou de gauche, et au fond les idées qui ne rentrent pas dans le paradigme de cette lutte particulière n'ont aucune importance. Ce qui est d'un côté très pratique, car cela peut éviter de nombreux désaccords, et cela met en commun des gens qui autrement ne se seraient jamais trouvés à lutter ensemble pour la même cause. Quand je dis « ensemble », cela ne veut pas forcément dire littéralement côte à côte, mais en tout cas avec des pratiques similaires, autour de thématiques identiques, et donc faisant finalement partie d'un même mouvement, qu'ils en soient conscients ou pas. Une bonne allégorie de cette troisième voie c'est la fable de Ted Kaczynski, *La nef des fous*, dans laquelle on retrouve tout à fait cette critique de la « culture oppositionnelle » que peut faire DGR. Comme si les revendications sociales étaient méprisables au vu du désastre que nos catastrophistes semblent attendre.

Et c'est ainsi que ne pas produire de communiqués lors d'actes anti-technologiques contribue à renforcer la confusion, car cela rend impossible de comprendre d'où les actes viennent, si ce sont des compagnon-ne-s qui sont derrière, et donc des idées que défendent les anarchistes, ou si ce sont des fascistes, ou autres.

Savoir d'où viennent des actes, les idées et les intentions qui sont derrière, me semble essentiel si l'on veut célébrer ou promouvoir ces actes. Aussi, vouloir connaître l'intention d'un acte ne veut pas dire vouloir connaître l'identité des personnes agissant.

Le problème ici avec cette Troisième voie c'est que si la seule et unique chose qui compte c'est d'« arrêter la machine », alors peu importe l'éthique qu'on met dans sa pratique, et peu importe les perspectives qui sont derrière cette volonté d'arrêter la machine.

Là où cela commence à poser de sérieuses questions c'est de voir des anarchistes s'aventurer sur cette troisième voie écologiste/anti-tech, et pointer le doigt vers les compagnon-ne-s qui eux n'ont pas abandonné leur anarchisme au nom de cette lutte plus importante qui serait la lutte écologique, ou anti-civ, ou anti-industrielle, ou peu importe les mots qu'on pose dessus. Là où je ne cesse de m'étonner c'est que le milieu anarchiste semble bien incapable de faire preuve de la moindre auto-critique. Des textes défendant des positions très glissantes sont largement diffusés et lus de façon acritique, et de fait certaines idéologies diffusées depuis plus d'une décennie ont fini par avoir une véritable influence sur la pensée anarchiste contemporaine. Dire que cela est dû à un niveau intellectuel et culturel de plus en plus médiocre chez les anarchistes me semble être un argument un peu trop facile ; mais malheureusement je n'en vois pas d'autre.

Si l'histoire du fascisme est très intéressante, c'est parce qu'elle peut mettre en garde les anarchistes contre l'erreur naïve de se précipiter dans un courant qui ne prône que l'agir, se souciant peu de qui sont les gens qui composent ce mouvement, et de quelles sont les idéologies défendues en dehors de l'objectif commun. C'est l'erreur qu'ont fait les anarchistes espagnols en 36, s'associant aux communistes au nom de l'antifascisme, et se faisant finalement assassiner par eux, que ce soit en Espagne, et même en France dans les maquis. Jamais ça n'a été à l'avantage des anarchistes de s'associer avec ceux et celles qui portent dans leur cœur des idées diamétralement opposées. L'antifascisme ou l'écologisme, pris tout seuls, ne suffisent pas. L'anarchisme est de fait antifasciste, tout comme il est écologiste. Mais cela ne doit pas vouloir dire qu'au nom de ces luttes il faille perdre de vue ce que veulent les anarchistes au fond : la liberté, et la fin de ce qui la freine, à commencer par l'État, mais aussi toute autre entité qui se dressera sur son chemin : le capitalisme, la religion, le fascisme, la démocratie, et tout ce qu'ils produisent. L'écologisme tout seul ne propose pas des façons de s'organiser, ne propose rien d'autre qu'une réaction dans l'urgence pour tenter de limiter la casse tant au niveau de l'environnement que de nos dépendances aux technologies. Et cette réaction dans l'urgence peut être compatible avec absolument tout, et même, elle serait sans doute la plus efficace à travers des modalités autoritaires et/ou des modes d'organisation qui ne sont en tout cas pas anarchistes.

Bien évidemment que l'anarchisme s'oppose à la société industrielle. Mais il n'y a pas besoin de s'immerger dans un mouvement plus large pour cela, ni de racler les fonds de tiroir pour chercher des références à utiliser. La praxis anarchiste se suffit à elle-même. Les anarchistes n'ont pas besoin de faire croire qu'ils sont derrière chaque acte lorsque ça n'est pas vrai, et ils n'ont pas besoin de tout regarder à travers un biais d'intentionnalité, manipulant leurs propres compagnon-ne-s pour leur faire croire que derrière le moindre accident se cache un « anti-autoritaire ». Ils n'ont pas non plus besoin de se créer un imaginaire dérivé directement du fascisme, et basé sur la loi du plus fort, les rapports hiérarchiques. Les meutes grégaires et les petits chefs n'ont pas grand-chose à faire dans l'anarchisme !

Un incendie peut être provoqué par la foudre, comme par un mégot jeté par hasard au mauvais endroit au mauvais moment, comme par un amant de la liberté, comme par un amant de l'ordre et de la haine de l'autre. Ce n'est ni l'incendie ni l'acte en soi qui compte, mais ce qui motive le geste.

Si les technologies sont un enjeu important ce n'est pas le seul. Avant les antennes et la fibre optique cette société posait déjà un tas de problèmes, et ces problèmes ne se sont pas effacés parce que des antennes ont poussé comme des champignons sur des collines !

Il y a toujours plus de gens qui meurent à cause des frontières -la Méditerranée devenant de plus en plus un cimetière-, l'esclavage ne s'est pas arrêté grâce à la mécanisation, on voit les idées réactionnaires prendre de plus en plus le pas

sur la société au nom des morales religieuses qui ont repris du poil de la bête ces dernières décennies, tandis que l'on voit régulièrement des compagnon-ne-s se faire emprisonner, et d'autres décider d'en finir avec leur vie faute de pouvoir supporter cette société qui nous détruit de l'intérieur. Et je ne parle même pas de ces guerres en cours actuellement, où des populations sont visées systématiquement et transformées en chaire à pâté au nom de la soif de pouvoir d'une poignée d'autoritaires.

Le changement climatique et la technologisation du monde n'ont pas effacé tout cela. La sécheresse n'a pas fait disparaître par magie toutes ces choses contre quoi l'anarchisme s'est toujours opposé.

Des femmes sont toujours assassinées ou violées parce que femmes, et beaucoup trop se voient encore imposer des injonctions sur ce qu'elles peuvent faire avec leur corps ; des individus sont la cible d'attaques à cause de leurs origines, de la couleur de leur peau, de leur sexualité, etc ; des gamins se font flinguer car ils ne respectent pas les lois des mafias ; des gens meurent sous les coups de la police aux quatre coins du monde ; les massacres indiscriminés ne faiblissent pas, et passer d'une région à l'autre est de plus en plus difficile pour ceux et celles qui ne sont pas nés au bon endroit et qui ne peuvent donc pas décider où vivre, alors que d'autres transitent à leur guise où ils veulent ; certains meurent de faim tandis que d'autres vivent dans une opulence scandaleuse. Et le travail est devenu parfois encore plus aliénant grâce à l'usage des technologies.

L'anarchisme ne peut pas s'associer avec des idées qui portent un regard binaire et manichéen sur le monde : le naturel et l'artificiel, le bien et le mal, etc ; qui font des généralités ; qui voient des blocs monolithiques au lieu de voir des individus ; qui font l'apologie du pouvoir et la promotion de la haine de l'autre... l'autre comme identité, et non pas comme individu.

Tout être humain a un potentiel agissant. Pour autant, tout être humain n'est pas un-e complice potentiel-le ni un-e compagnon-ne de l'anarchisme.

Rosa Blat,
Automne 2023